

— J'ai soif...

Le capitaine Mortin lui tendit la bouteille d'eau.

— Prends ton temps...

— Ça va, je peux continuer.

Dans la chambre du dispensaire de Maripasoula, les deux hommes parlaient en portugais. Mortin, l'officier de gendarmerie spécialiste du Haut-Maroni vérifia la bande de la cassette qui enregistrait le récit du jeune Brésilien.

— Parle-moi de Barinho. Combien de temps es-tu resté sur son placier ?

\* \* \*

Après le troisième mois, Lindomar m'a dit que nous n'étions pas assez payés. Faut dire qu'il menait grand train au campement et tout ce qu'il gagnait partait dans les bars et les bordels. Il avait beaucoup changé et nous n'étions plus aussi souvent ensemble, même si nous partagions toujours le même carbet.

— Claudivan, on va pas rester à trimer pour ce fumier ! Toi et moi, nous faisons chacun le même boulot que les autres, et nous sommes toujours à quinze pour cent ! Je suis sûr qu'il nous vole la différence !

Je reconnaissais la marque de Jackson. Lindomar et lui étaient devenus amis.

— Où veux-tu qu'on aille? Des garimpeiros sans boulot, il n'en manque pas et beaucoup feraient n'importe quoi pour avoir notre place!

Il en venait de partout, des gars comme nous, qui déboulaient le matin avec leur baluchon, par groupes de quatre ou cinq que débarquaient les pirogues des passeurs. D'autres arrivaient à pied, par la forêt, ils venaient du côté de l'Approuague, d'Ipoussing ou de Campinho. Tout le monde savait qu'il y avait de l'or à prendre et notre campement est rapidement devenu un grand village, d'au moins une centaine de baraques. La Sikini était un des plus gros sites d'orpaillage et les placers s'étendaient sur des kilomètres.

Le travail avec Barinho était toujours le même. Nous nous étions déplacés un peu plus vers le sud, en remontant la crique Sikini. Son patron lui avait livré des moteurs neufs, bien plus puissants. Les machines tournaient sans arrêt et le rendement était bon, pas loin de cinq kilos. Mais Barinho devenait de plus en plus exigeant et les heurts avec les ouvriers étaient devenus fréquents surtout avec Jackson. Il me semblait que plus on levait d'or, plus il en fallait. Les livraisons de carburant étaient bien plus fréquentes et l'hélico venait presque toutes les semaines pour le ravitaillement. C'était un Français, un type de Cayenne, qui faisait du business clandestin. Avec ses hélicoptères, il alimentait la plupart des placers et se faisait payer en or à chaque voyage. Tout le monde l'appelait Yankee.

C'est à cette époque que les choses ont commencé à se gâter. Avec tout ce trafic, sont arrivés des voyous de Macapa et de Belém. Des types toujours armés, qui ont racheté les bars et les filles. Il y avait aussi pas mal de drogue en circulation. Il n'y avait pas un samedi soir sans bagarre, et je sais que des pauvres gars se sont fait tuer. Marcelino, un de l'équipe de Louro, s'était accroché

avec un de ces voyous qui s'appelait Sampaio, pour une dette qu'il devait à son bar. Il était saoul et l'autre en a profité pour le jeter dehors. Ses copains s'en sont mêlés et ça a fini par deux coups de feu. Marcelino est mort, et personne n'a rien dit. La vie est devenue plus dure, on disait partout que des bandes de voyous avaient attaqué des placers au moment des levées et qu'il y avait eu des morts. Ce que je sais, c'est que la cantinière Jocelina s'est fait tuer lors de l'attaque d'un chantier en forêt, et que deux des bandits sont restés sur le carreau.

Et puis il y a eu aussi les premières histoires avec les Indiens. Quand je suis arrivé sur la Sikini, il y avait des gars qui redescendaient fréquemment l'Oyapock vers le village de Villa-Brasil du côté brésilien. Les Indiens du côté français toléraient notre présence sur l'autre rive. Ils pouvaient venir se saouler et baiser des putes rien qu'en traversant le fleuve. Et puis, ils sont devenus hostiles. Ils accusaient les orpailleurs de détruire les rivières et de les empoisonner avec le mercure. Un soir, il y a eu des coups de fusil sur une de nos pirogues et les gars ont commencé à parler d'organiser une expédition contre les Indiens. Je ne sais pas ce qui s'est passé exactement, mais on m'a dit d'être prudent, car des types qui étaient partis prospecter en forêt sur leur territoire n'étaient jamais revenus.

Tout le monde était nerveux, beaucoup de garimpeiros se sont armés, et des clans se sont formés dans le village. Barinho a même recruté un gars qui avait un fusil à pompe et qui surveillait les levées. C'est sûrement ça qui a énervé les autres. Tout a dégénéré un jour au repas de midi. Jackson avait encore bu et Barinho s'est mis en colère. Cette fois, il voulait vraiment le virer.

— Je t'avais prévenu. J'veux pas d'un saoulot qui va détraquer les moteurs. Ce matin, le quatre-cylindres manquait d'huile. Tu sais combien ils coûtent, hein ? T'auras jamais assez d'or pour payer la casse !